



**Ma dernière
chance s'appelle
Billy D.**

Erin Lange

Le livre

Dans la vie, il faut se battre. Dane Washington ne le sait que trop bien. À la moindre occasion, ses poings le démangent et ils parlent pour lui. Jusqu'à présent, ses bons résultats au lycée lui ont évité les plus gros ennuis. Seulement, il n'a plus droit à l'erreur : encore une bagarre et ce sera l'exclusion. Mais la violence, Dane ne parvient pas à la contrôler. Sa dernière chance s'appelle Billy D., un garçon qui vient de s'installer à côté de chez lui avec sa mère.

Billy D. est trisomique, il n'a pas les moyens de se défendre, et certains en profitent. Si Dane acceptait d'être son ambassadeur au lycée, cela pourrait lui offrir le salut. Billy D. a une autre mission pour Dane : il voudrait qu'il l'aide à retrouver son père. Leur seul indice : un atlas des États-Unis, et des énigmes à toutes les pages, ou presque.

L'auteure

Erin Lange, jeune journaliste américaine, écrit des livres qui parlent du réel. Elle confronte ses héros adolescents à des difficultés qui les abîment : pauvreté, harcèlement, absence de père... Mais elle nous rappelle que les rencontres peuvent changer les choses.

Erin Lange

Ma dernière chance s'appelle Billy D.

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Valérie Dayre

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM +

Butter

*Pour Matt,
qui parvient à me maintenir au sol
tout en me laissant prendre mon vol*

La première fois que j'ai vu Billy D., j'avais un pied sur la gorge d'un type et une main dans ma poche. Il était debout de l'autre côté de la rue et il regardait – même pas par en dessous –, il regardait fixement sans prononcer un mot, sans ciller.

– Qu'est-ce que tu reluques ? lui ai-je lancé.

Sa bouche s'est ouverte en un O muet, mais il n'a pas répondu. Il n'est pas parti non plus, il est resté à regarder.

Quelque chose a gargouillé dans le gosier qui se trouvait sous mon pied, j'ai baissé les yeux. Le type avait l'air d'avoir du mal à respirer, mais son visage n'était pas encore rouge, alors j'ai reporté mon attention sur l'autre.

– Casse-toi de là ! Ou t'es le suivant !

C'était plutôt une menace en l'air. Même depuis l'autre côté de la rue, je pouvais voir à son expression stupide, à sa mâchoire molle et à sa façon étrange

de rentrer les épaules qu'il était différent – probablement en éducation spécialisée. Et ceux-là, je ne les cognais pas.

Question de principes.

– Hé, t'es sourd ou quoi? J'ai dit « dégage! ».

Il hésita, esquissa un mouvement sans conviction vers la gauche, puis vers la droite. Encore une fois il me dévisagea, considéra ensuite le gars sous ma godasse, enfin il fixa les yeux sur la chaussée et partit d'un pas lourd.

Drôle de zigoto.

La main qui se trouvait dans ma poche se referma sur un chewing-gum. J'enfournai la tablette et me concentrai de nouveau sur l'affaire en cours. Sous mon pied, sur fond de macadam gravillonné, la figure commençait à se colorer salement. Je levai le pied et shootai dans un bout de bitume branlant qui vint taquiner l'épaule du type. Ça ne devait pas être agréable parce qu'il tressaillit entre deux halètements.

– Tu trouves que ça fait mal? Ce n'est rien comparé à ce que je ferai à ta *voiture* si tu me cherches encore une fois.

Il n'avait pas retrouvé sa voix, une chance pour lui, car il était sûrement assez crétin pour dire le truc qui m'aurait contrarié majeur. Il se redressa en position assise et se traîna le long de la rue en direction de sa

caisse dont la portière était restée ouverte. C'était une Mustang d'un rouge rutilant, un modèle vintage retapé, qui remontait à l'époque où les Mustang étaient encore classe. Il était à mi-chemin quand je lui lançai :

– Et tu ferais mieux de prendre un autre chemin pour le bahut. Si je revois ta bagnole dans cette rue, je pulvérise ton pare-brise et ta petite gueule en prime.

Le type finit par se hisser sur le siège conducteur et se tourna juste assez longtemps pour me fusiller du regard avant de claquer sa portière. Je répondis par un poing brandi dans sa direction et, bien que je sois trop loin pour risquer de le toucher, j'entendis le *clonk* des portières qui se verrouillaient. Risible.

Quelle lopette.

La Mustang rugit jusqu'au carrefour et sortit de mon champ de vision. Je me grattai les paumes par habitude, mais ce n'était pas nécessaire. La démangeaison avait disparu avec la voiture.

Ça commençait toujours comme ça – par la démangeaison. Je la sentais au creux de mes paumes, une sensation cuisante impossible à ignorer. Si j'essayais, ça s'étendait comme une toile d'araignée, irradiait dans toute la main, me brûlait jusqu'au bout des doigts. Fermer ces doigts en poing et donner à ce

poing une piste d'atterrissage était le seul moyen de neutraliser l'irritation.

Je n'ai jamais su ce qui la déclenchait. Ça pouvait être aussi insignifiant qu'un gars qui levait les yeux au ciel quand je prenais la parole en classe, ou aussi évident qu'une espèce de trouduc en Mustang rouge vif qui baisse sa vitre pour me demander pourquoi je ne peux pas me payer une voiture. Ces temps-ci, je ne pouvais pas grand-chose dans le premier cas – j'étais à deux doigts de me faire virer du lycée. Sans mes bonnes notes, ils m'auraient déjà mis à la porte. Dans le second cas, en revanche, le type écopait d'une extirpation manu militari de sa tire suivie d'une correction à même l'humble bitume. J'aurais poussé la leçon plus loin avec le minus à la Mustang, mais le zozo de l'autre côté de la rue m'avait distrait. Quelque chose du côté de ses yeux – bridés et ronds à la fois – m'avait déconcerté. J'avais l'impression d'être jugé – sentiment qui en temps normal provoquait la démangeaison de mes paumes. Or, dans le cas du même à face molle, je me serais plutôt gratté la tête que les mains.

Le con à la Mustang rouge avait raison sur un point. Comment un mec de seize ans qui se respecte peut-il ne pas posséder de voiture ?

J'envoyai valser quelques cailloux en reprenant

ma route. Je n'étais pas le seul élève de première du lycée Mark-Twain à ne pas avoir de voiture, mais on était peu nombreux. Même si Columbia, Missouri, n'est pas précisément le lieu de résidence des gens riches et célèbres, la plupart des familles arrivent néanmoins à racler un peu de pognon pour une vieille bagnole.

Au carrefour, je pris la direction opposée à celle de la Mustang. Les nantis à droite. Les fauchés à gauche. Je me redressai, tête, épaules, colonne vertébrale plus fières, comme si le type à la Mustang pouvait encore me voir. Est-ce qu'on a besoin de quatre roues quand on a deux poings ?

Plus j'avancais, plus les jardins devenaient négligés, la peinture des maisons écaillée. Ma rue était la dernière avant que ces maisons et jardins cèdent la place à des caravanes et des chemins à peine gravillonnés. Dès que j'eus tourné l'angle, je repérai le fourgon de déménagement devenu familier à force de rester garé de l'autre côté de la rue, précisément en face de chez moi. Près d'une semaine que l'engin était là, à me bloquer carrément la vue depuis la fenêtre de ma chambre.

Combien de temps ça prend de décharger une camionnette de location ?

Je glissai un œil vers la maison derrière, me

demandant quel genre de voisins glandeurs étaient en train de s'installer là pour dégrader encore plus le quartier, et je m'arrêtai net. Depuis les marches de l'entrée, une paire d'yeux avait accroché les miens – des yeux d'une forme tellement particulière que je les reconnus aussitôt. Exactement comme la fois d'avant, le gosse me regardait sans broncher. Peut-être parce qu'il était à bonne distance de moi, ou peut-être parce qu'il était trop abruti pour sentir le danger, toujours est-il qu'il ne détourna pas le regard du mien.

– C'est impoli de dévisager les gens, dis-je pour le provoquer.

En guise de réponse, il ajusta son sac à dos, le montant plus haut sur ses épaules étrangement arrondies. Il était court sur pattes, un peu corpulent, aussi son mouvement, ajouté à sa posture empotée et voûtée, parut mettre en péril son équilibre de gros lourdaud. À vrai dire, tout semblait lourd chez lui, depuis les paupières jusqu'aux bras. J'attendis de voir s'il allait basculer, ça m'aurait bien fait rigoler, mais il se rétablit.

– C'est *idiot* de dévisager les gens, tentai-je encore.

Il battit des paupières.

C'était quoi ? De la peur ? De la moquerie ?

J'attendis la démangeaison, elle ne vint pas. C'était rude de se mettre en colère contre quelqu'un alors que je n'avais pas idée de ce qu'il pensait. Pour finir, je pointai un index d'avertissement dans sa direction.

– Tu as de la chance que je ne cogne pas les débiles.

Une ombre passa sur son visage – un semblant d'émotion.

– Je ne suis pas un débile, dit-il avec une certaine force, comme s'il y croyait vraiment.

Même sa voix soulignait qu'il n'était pas comme les autres. Une voix plutôt haut perchée – *il attend encore la puberté, celui-là* – et qui donnait l'impression que ses dents faisaient barrage à sa langue.

– Je ne suis pas un débile, répéta-t-il plus fort.

Et il tapa du pied, histoire de bien accentuer son affirmation.

– D'accord, d'accord.

Je levai la main en signe de reddition. Je n'allais pas chercher la bagarre avec un môme déficient. Je voulais juste qu'il cesse de me lorgner avec ses yeux exorbités.

– Mais tu arrêtes de zieuter, compris ?

Je m'en allai vers mes pénates et j'étais à mi-chemin quand sa voix résonna de nouveau :

– Tes habits ne sont pas assortis !

Hein ?

Je fis volte-face. Il avait croisé les bras sur sa poitrine dans une attitude suffisante qui, devait-il penser, couronnait l'insulte. Inexplicablement embarrassé, je jetai un coup d'œil à mes vêtements. Comment un jean et un sweat à capuche pouvaient-ils ne pas être assortis ? Je relevai les yeux afin de lui demander – lui demander sincèrement – de quoi il causait, mais les marches sur lesquelles il s'était tenu étaient vides. J'entrevis seulement un sac à dos qui disparaissait dans la maison.

Je claquai la porte d'entrée pour annoncer mon retour et balançai mon sac dans un coin. En général, l'étape suivante consistait à m'emparer de la télécommande, pourtant ce jour-là je me ruai sur les rideaux de la fenêtre du salon et les soulevai. Depuis ce poste d'observation, la camionnette bloquait quasiment la vue, mais sans dissimuler la moitié supérieure des fenêtres du rez-de-chaussée de la maison d'en face, ainsi que celles du premier étage. Je plissai les paupières, m'efforçant de distinguer quelque chose ; en vain : tout était sombre.

– Qu'est-ce qu'on regarde ?

Juchée sur l'accoudoir du canapé, m'man pressait son visage contre le mien, scrutant la rue derrière le carreau.

– Les nouveaux voisins.

Elle était si proche que, lorsqu'elle sourit, je sentis sa joue effleurer la mienne.

– Oh, chouette, où ça ? J’ai essayé de les repérer toute la semaine.

– Ils sont à l’intérieur maintenant.

– Tu les as rencontrés ?

Elle s’écarta de la fenêtre et s’affala dans le canapé.

– Disons... J’en ai croisé un.

– Qui ?

– Une espèce de bossu sûrement arriéré.

Je finis par me décoller de la fenêtre et laissai retomber le rideau. M’man s’était rembrunie.

– Ce n’est pas gentil, Dane.

– Heureusement, personne ne m’a jamais accusé d’être gentil, dis-je en m’asseyant à côté d’elle.

– Tu dis toujours ça.

– Parce que c’est toujours vrai.

– D’accord, monsieur Méchant, conclut-elle en riant. Va te raser, ensuite je préparerai le dîner.

– Tu auras essayé, bravo.

– Allez... S’il te plaît. Pour maman ?

On riait tous les deux à présent.

– Pas question, fis-je en me palpant le menton. J’ai l’air d’un dur avec une barbe de quelques jours.

– Tu as l’air d’un voyou.

– «Voyou !» Qui emploie un mot pareil ?

– Les grandes personnes, dit-elle.

– Ah, tu es une grande personne maintenant ?

C'était une plaisanterie, mais son visage se crispa, et je regrettai aussitôt mes paroles.

J'avais eu l'habitude de considérer que c'était cool d'avoir une mère plus jeune et plus jolie que les autres mères, jusqu'à ce que des gars de mon âge se mettent à la mater d'une façon qui me rendait malade. Mais si c'était gênant pour moi, c'était pire pour elle.

Un jour, alors que les poils commençaient à me pousser sur le visage, on était allés au restaurant, et le serveur nous avait demandé depuis combien de temps on était ensemble – dans le sens de «être ensemble». Je ne sais pas, d'elle ou de moi, lequel avait été le plus écœuré, mais sur le chemin du retour elle s'était arrêtée dans une pharmacie pour m'acheter un rasoir et une bombe de mousse. Elle m'avait expliqué comme elle avait pu comment s'y prendre, mais se raser les jambes n'a pas grand-chose à voir avec le rasage facial. Ce soir-là, je m'en étais tiré avec treize coupures. J'avais trouvé que ça me faisait une gueule de dur mais ma mère avait pleuré. Des mois s'étaient écoulés avant qu'elle recommence à m'asticoter au sujet de cette barbe.

– Eh bien, *toi* tu n'as pas l'air aussi «grande personne» que tu le penses, reprit-elle en tendant la main pour aplatir la mèche de cheveux qui rebiquait

toujours au-dessus de ma nuque. Pas avec cet épi de bébé qui persiste.

J'écartai sa main et, par habitude, aplanis moi-même la touffe indisciplinée.

– Mon Denis la Malice* à moi, fit-elle avec un nouveau sourire. Tu as eu des ennuis à l'école aujourd'hui ?

– Pas aujourd'hui.

– Bien.

Elle me tapota la jambe et se leva. Je la suivis dans la cuisine.

– M'man, je voulais te parler de... Hé, pourquoi tu fais à manger, au fait ? Tu n'as pas un cours ce soir ?

Ignorant délibérément ma question, elle sortit du congélateur un sachet de légumes surgelés et posa une poêle sur la plaque chauffante.

– M'man ?

Elle continuait de me tourner le dos, mais je perçus la culpabilité dans sa voix.

– Ils ont annulé mes cours du mercredi. Trop peu de gens y assistaient.

Elle donnait des cours de yoga et de Pilates dans une salle de gym municipale, elle était payée pour

* Traduit ainsi en français, Dennis the Menace est le personnage principal de la BD homonyme américaine créée par Hank Ketcham, publiée à partir de 1951, qui fut ensuite adaptée à la télévision et au cinéma.

(Toutes les notes sont de la traductrice.)

chaque heure effectivement dispensée. Pas d'élèves, pas de sous.

– Merde, dis-je.

Elle haussa les épaules, l'air de dire que ce n'était pas si grave, mais, à quelque chose de pesant dans son mouvement, je compris qu'elle se faisait du souci – du souci pour payer le loyer du mois, du souci pour me nourrir, du souci pour mettre de l'essence dans la voiture. Sa voiture. Elle alluma la plaque et versa le contenu du sachet surgelé dans la poêle.

– Au fait, de quoi voulais-tu me parler ?

J'hésitai.

– Ben, ce n'est peut-être pas le bon moment... Je voulais te demander d'acheter une voiture.

Son rire révéla plus d'irritation que d'amusement.

– Tu as raison, Dane. Ce n'est pas le bon moment.

Elle remuait la poêlée de légumes avec plus d'énergie que nécessaire.

– Je pourrais trouver un boulot, dis-je.

– Tu pourras trouver un meilleur boulot si tu vas à l'université, rétorqua-t-elle en finissant par me faire face. Ce à quoi tu n'arriveras pas sans te consacrer entièrement à tes études. Seules de bonnes notes te permettront d'obtenir une bourse. Si tu négliges ton travail scolaire pour un petit boulot, je te garantis que tu le regretteras.

- Mes notes sont impeccables.
 - Et elles vont le rester parce que tu ne vas pas chercher de boulot.
 - Et je n’aurai pas de voiture, grognai-je.
 - Exactement, répliqua-t-elle en sortant du placard deux assiettes qu’elle fit claquer sur notre minuscule table de cuisine. Parce que je suis une mère épouvantable.
 - Je n’ai pas dit ça. Et je ne voulais pas t’énervé. C’est juste que...
 - Juste que quoi ?
- Elle cessa de mettre le couvert et me regarda, une main calée sur la hanche.
- C’est juste que, quand tu avais mon âge, tu avais une voiture.

La discussion se termina comme elle se terminait toujours dans ces cas-là.

- Dane, quand j’avais ton âge, j’avais un *môme*.

La connerie de tout ça, c’est qu’elle *aurait pu* me payer une caisse. La preuve me narguait en pleine face pendant que nous dînions en silence. De l’autre côté de la table, sur le mur au-dessus de la tête de ma mère, étaient accrochés des dizaines de cadres minuscules. Et pas la moindre image dans ces cadres. Non, ils contenaient des tickets.

Des tickets de jeux de grattage. Tous gagnants.

Ma mère jouait à la loterie chaque fois qu'elle pouvait se le permettre, ce qui n'était pas si fréquent comparé avec les autres accros aux jeux de hasard des environs. Mais contrairement à ces losers, elle gagnait – pas uniquement souvent, elle gagnait toujours. Elle avait un bol anormal avec ces petits bouts de carton à gratter. On aurait certainement fait fortune si on avait trimballé cette veine jusqu'à Las Vegas pour un week-end. Mais m'man était persuadée que la chance la lâcherait dès qu'elle tenterait d'en tirer de l'argent ; elle disait économiser cette chance pour quelque chose de grand.

Je promenai le regard sur le lino pelé et écorné dans les coins, sur les chaises de cuisine disparates. Jusqu'ici, il était clair que ce pot incroyable s'était limité à ces tickets à gratter gagnants, enfermés dans des cadres et accrochés au mur pour me torturer. Les gains n'étaient pas mirobolants pour la plupart – un dollar par-ci, cinq par-là – plus une paire de cent dollars gagnants dont le verrouillage sous cadres m'avait chiffonné. Enfin, s'ils avaient tous été de valeur aussi modeste, ça ne m'aurait pas trop chagriné.

Mais il y avait un ticket – pile au centre, et dans un cadre légèrement plus grand que les autres – que j'avais supplié m'man de convertir en espèces

sonnantes et trébuchantes. Un ticket scintillant... qui valait cinq mille dollars. J'avais cru dur comme fer que celui-là la ferait renoncer à son habitude bizarre. À l'évidence, c'était le vrai coup de chance qu'elle avait attendu... J'avais explosé quand elle m'avait annoncé qu'il allait rejoindre les autres sur le mur.

– Six mois de loyer ! avais-je hurlé. Une voiture ! La fac !

J'avais tout essayé, mes protestations étaient restées lettre morte. Ma mère affirmait que son gros lot prouvait seulement que sa chance croissait. C'est à ce moment-là que je compris que sa petite croyance karmique était plus qu'une excentricité. C'était une maladie.

Voilà maintenant trois mois que ce ticket gagnant était accroché au mur. D'après le site web de la Loterie du Missouri, il lui restait trois mois avant d'expirer. Chaque fois que je le voyais, j'étais encore plus furieux, encore plus soucieux de la santé mentale de ma mère. Ce seul ticket me harcelait, me narguait en me faisant miroiter ses multiples possibilités. Ce seul ticket me provoquait des démangeaisons dans les paumes.

Je m'arrachai à la contemplation des cadres. Faire semblant qu'ils n'existaient pas était l'unique moyen de ne pas devenir fou à force de vivre si près de ce

que je ne pouvais pas posséder. À la place, je laissai mon regard tomber sur ma mère.

Elle avait l'air si *normale* – et, à vrai dire, elle était super cool dans la catégorie maternante – mais, manifestement, elle était complètement déjantée.

Mes livres n'existeraient pas sans le travail inlassable de Caroline Abbey et de Jennifer Laughran. Mille mercis à vous deux. Merci aussi à ma famille éditoriale chez Faber au Royaume-Uni, notamment Alice Swan, Leah Thaxton, Emma Eldridge et James Rose. Grâce à vous, mes livres ont une maison de l'autre côté de l'Atlantique.

Enfin, et par-dessus tout, merci à ma famille et à mes amis. Votre soutien et vos encouragements me font aller de l'avant – surtout Matt Helm, à qui revient tout le mérite même s'il ne veut jamais se l'attribuer. Je vous aime chacun et tous.

© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : juin 2017

ISBN 978-2-211-23881-6